

L'Héritier du secret

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

La Promesse à Élise

Le Goût du soleil

L'Enfant rebelle

Les Rochefort

Christian Laborie

L'Héritier du secret

Volume 1



Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes serait pure coïncidence.

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2017, et 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0274-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

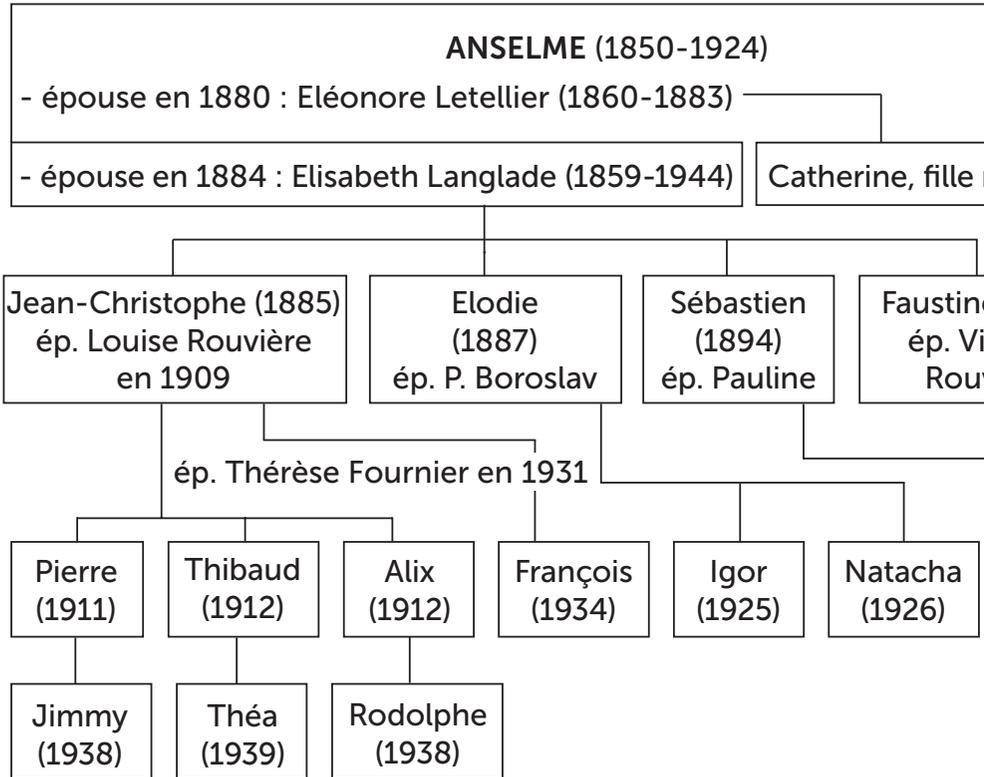
www.facebook.com/editionsavuedoeil

Avertissement

Ce roman est une fiction. Si l'auteur a pris quelques libertés avec la géographie, certains événements et les quelques personnages ayant vécu à l'époque et qu'il a mis en scène, les faits auxquels il se réfère ont été transcrits avec la volonté de rester fidèle à la vérité historique.

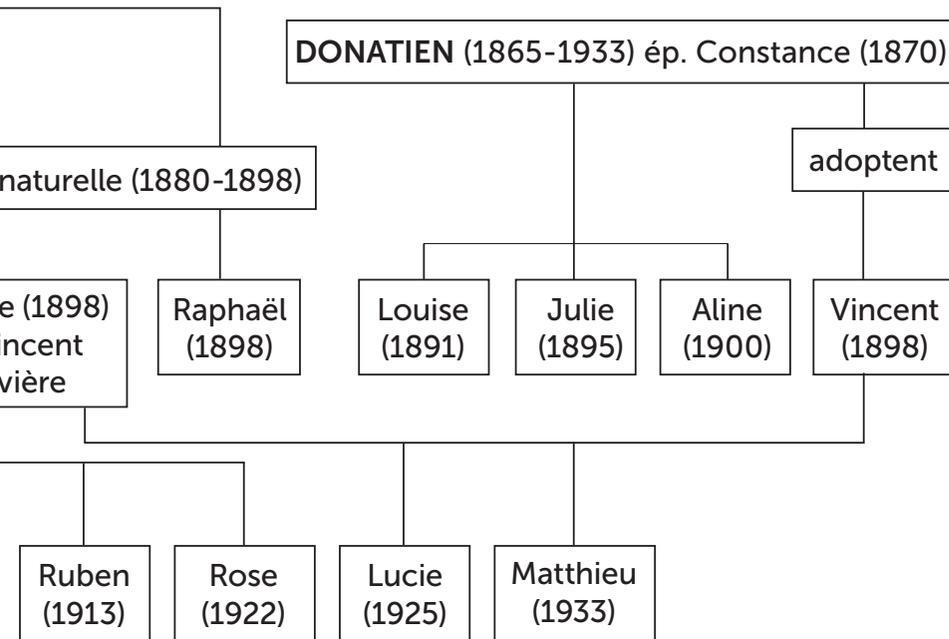
Généalogie des Roches

LES ROCHEFORT



Leport et des Rouvière

LES ROUVIÈRE



Première partie

ANGOISSE

1930-1933

Alexandre Muller

Paris, automne 1930

Alexandre Muller s'apprêtait à se rendre à son travail. Comme chaque matin, il s'était réveillé avec les premiers rayons du soleil et avait flâné dans son appartement, le temps de se préparer un café et d'en apporter un au lit à Gina, la jeune femme qui partageait sa vie et son toit.

Dehors, les rues s'animaient à peine. Paris grelottait malgré la saison. Les garçons de café mettaient en place leurs terrasses, dans l'attente des premiers clients. La circulation commençait à s'activer et les lève-tôt avaient déjà pris possession des trottoirs et des rames de métro.

Alexandre aimait cette ambiance fébrile de la capitale au petit matin, quand soudain tout se remet en marche après quelques heures de léthargie nocturne. Il n'était pas un homme

de la nuit et n'appréciait pas les sorties qui se terminaient souvent à l'heure où les travailleurs se lèvent.

Depuis plus de cinq ans, il gérait une galerie d'art située rue de Vaugirard et avait connu un rapide succès, les expositions qu'il y organisait ayant toujours suscité de bonnes critiques dans la presse spécialisée parisienne. La peinture n'était pas la passion de sa vie, mais il avait su saisir quelques années plus tôt une opportunité qui l'avait extrait d'un anonymat dans lequel il finissait par étouffer. De plus, sa rencontre avec Gina l'avait définitivement éloigné de son passé qu'il traînait derrière lui comme une mauvaise compagne.

Artiste peintre dont la notoriété commençait à s'affirmer, Gina Lambertini, d'origine italienne, avait été lancée par Alexandre Muller quelques années auparavant. Ses œuvres surréalistes devaient être exposées dans sa galerie pendant les trois derniers mois de l'année, le vernissage étant prévu pour le samedi 4 octobre. Alexandre y avait invité tout le gotha parisien ainsi que des journalistes de la capitale et de province. Il redoutait les critiques à l'égard de Gina. Les

femmes devaient encore se battre pour faire valoir leur place dans un monde où le mérite et la gloire étaient essentiellement l'apanage de la gent masculine.

Sûr du talent de Gina, Alexandre se montrait pourtant particulièrement soucieux depuis plusieurs jours, craignant que son amie n'obtienne pas le succès escompté. Il ne pouvait concevoir que des spécialistes à la dimension internationale puissent, en l'espace d'une heure ou deux passées dans sa galerie et d'un article dans un quotidien ou une revue culturelle, détruire le travail de toute une année. Chaque vernissage qu'il mettait sur pied lui demandait en effet des mois d'efforts. Le choix de l'artiste, de ses œuvres, la date à fixer, les personnalités à inviter, tout était préparé, calculé après maintes réflexions. Il ne laissait jamais rien au hasard. Du succès de Gina dépendait celui de sa galerie. Son nom lui était associé comme s'ils étaient unis par le mariage. Son échec serait donc également le sien. Sur cette exposition, il jouait non seulement sa renommée mais encore son avenir de galeriste.

Gina finissait de se préparer dans la salle de bains. Quand elle fut enfin prête, comme tous les matins avant de partir, elle descendit chercher *Le Figaro* dans leur boîte aux lettres et le lui déposa sur la table du salon sans s'attarder davantage.

— À ce soir, mon chéri, lui lança-t-elle sans prendre le temps de venir l'embrasser. Je file vite à l'atelier, je suis en retard. Passe une bonne journée.

— À ce soir, mon amour, lui répondit-il en saisissant son journal.

Avant de se rendre à sa galerie, Alexandre Muller avait l'habitude de boire une dernière tasse de café dans le calme et de jeter un œil sur les titres.

Il s'installa confortablement dans un fauteuil, avala une première gorgée de son nectar préféré, ouvrit son quotidien. Son regard se porta immédiatement sur un titre de la page des faits divers : *Un industriel nîmois tente de mettre fin à ses jours.*

Un de plus ! songea-t-il, perplexe.

Depuis que la crise économique sévissait dans l'Hexagone, le nombre de suicides parmi

les hommes d'affaires malchanceux n'avait cessé d'augmenter. On ne comptait plus les faillites, les dépôts de bilan dans tous les secteurs d'activité. Les patrons d'entreprise, les banquiers, mais aussi les gros exploitants agricoles avaient vu leurs biens se fragiliser rapidement alors que d'aucuns avaient certifié de manière péremptoire que le pays échapperait au terrible fléau venu d'Amérique l'année précédente.

Alexandre allait tourner la page quand son attention fut attirée par la photo et le nom du malheureux suicidaire : Jean-Christophe Rochefort.

Il écarquilla les yeux, puis demeura sans réaction...

Sa compagne rentra à l'appartement plus tôt que prévu, vers quinze heures. Elle venait d'achever la dernière toile qu'elle avait l'intention d'exposer.

Quand elle introduisit sa clé dans la serrure, elle trouva bizarre que la porte d'entrée ne soit pas fermée à double tour. Elle pensa qu'Alexandre avait dû, par mégarde, la claquer simplement derrière lui.

Aussi fut-elle surprise de le découvrir assis dans le salon, à la même place que lors de son départ.

— Que fais-tu là ? Tu n'es pas allé à la galerie ?

— Euh non. Et toi, d'où viens-tu ?

— Voyons, tu sais bien d'où je viens !

— Non, je t'assure, je l'ignore.

— Tu te moques de moi, Alex !

— D'où viens-tu ?

— Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas drôle. Je viens de l'atelier. J'y vais tous les jours, enfin ! Qu'est-ce que tu as ?

Gina trouvait l'attitude d'Alexandre étrange.

— Tu te sens bien ?

— Oui, très bien. D'où arrives-tu comme ça ?

— Ah ! mais je viens de te le dire.

Alexandre ne bougeait pas de son fauteuil. La présence de Gina ne paraissait pas le perturber, mais il ne lui témoignait aucune attention particulière. En temps ordinaire, il se serait empressé d'aller l'embrasser tendrement. Son regard semblait éteint. Devant lui, sur la table du salon, le journal qu'il avait consulté était encore déplié.